

La neige bordait encore les routes.

La porte s'ouvrit d'un cliquetis sec, le gardien s'effaça devant moi en poussant de la main la porte grillagée. Un long couloir creusé dans le béton s'étalait à mes pieds, sous l'éclat pâle d'une ampoule pendant au plafond. J'avançais d'un pas, le geôlier rabattit immédiatement la porte derrière moi. J'attendis le cliquetement avant de m'engager sur cette voie.

Mes pas résonnaient entre les parois du couloir, le bruit de mes mouvements en était amplifié. J'avais le sentiment d'être à la fois un et cent, une singulière sensation que ces pieds ne m'appartenaient pas. Le contraste entre le silence environnant et le bruit éreintant de mes talons déclenchait en moi des frissons d'angoisse qui me parcouraient le bas du dos jusqu'à l'échine, cette impression d'être suivi était insupportable. Alors, comme lors de chaque passage en ce couloir, sans pouvoir lutter, la peur m'envahissait : mes membres se pétrifiaient, les vertiges s'accroissaient, s'allongeaient, la sueur à mon front commençait à perler et mon cœur, bête sauvage, s'emballait sans que je puisse le contrôler. Haletant, j'étais forcé d'interrompre mon avancée afin de reprendre mes esprits, fatigué et vieilli.

Je continuai d'arpenter les couloirs durant un moment avec, de temps à autre, une grille à passer, la même mise en scène se répétant à chaque fois : Clic. Un pas. Arrêt. Clac. Et je poursuivais mon chemin.

Enfin j'arrivai devant une porte plus imposante, blindée, et après m'être une nouvelle fois identifié, je pénétrais dans le grand hall.

Comme chaque jour, je m'arrêtai après mon premier pas.

C'était un pavé creux, étranglé par deux bordures superposées assez larges. Les murs étaient vieux et piteux, bavant l'humidité des jours pluvieux sur une peinture d'un blanc jaunissant et craquelé. La ferraille rougie d'une lèpre insolente tenait en place avec grande difficulté, et la lumière, supplantant le soleil, s'encrassait de jour en jour, rendant le lieu encore plus intemporel.

Je fis un signe de tête discret à Larry, avachi à ma gauche sur une chaise branlante. Il me serra mollement la main et me fit un faible sourire compatissant, puis, lentement, au bruit de ses clés accrochées à son ceinturon, nous nous dirigeâmes vers la cellule.

Elle se trouvait au bout du deuxième niveau. Le cliquetis du trousseau cessa, Larry s'arrêta devant la porte.

Il y eut un temps d'arrêt. Un temps mort. Une bulle d'air dans le sablier du temps.

Refermant enfin cette parenthèse, il me regarda furtivement pour se détourner ensuite dans un mouvement d'une lenteur exagérée. Il enfonça doucement et avec précision la clé en essayant d'atténuer le bruit du verrou. Combat perdu bien sûr. Clic. Universel. Il tira la targette vers la droite. Clac. Il lança un rapide coup d'œil dans le judas tout en ouvrant la porte grinçante.

« - Merci Larry, tu peux nous laisser. »

Je rentrai calmement. Une obscurité soudaine obligea mes yeux vieillissants à s'accommoder rapidement. Enfin, je pus reconnaître ce cachot-placard qui m'était maintenant familier. Il me faisait penser à une boîte d'allumettes où s'entassaient un mince plan de ciment soudé au mur qui servait de lit, une plaque métallique percée d'un trou pour les toilettes et une petite table où s'emboîtaient miraculeusement nombre de couverts sales.

« - Tu pourrais mettre un peu de lumière s'il te plaît, Bart ?

L'ombre assise sur le lit se leva et alluma une lampe de chevet noyée dans les assiettes sales.

Maintenant je pouvais voir la douche, ou plutôt le pommeau, suspendu au mur ; la télé archaïque surmontée d'une batterie d'antennes et cette page déchirée d'un magazine, épinglée sur le mur opposé, un champ de maïs qui s'étalait à perte de vue sur lequel voguait une grange ocre. Je pouvais les yeux fermés décrire cet espace clos avec une certaine précision, du trou de souris dans le coin droit de la cellule à la tache d'humidité en haut à gauche.

« - Je suis content que ce soit toi qui aies été choisi..., dit-il en se rasseyant.

- Le prêtre est venu te voir ?

- Oui, il m'a lu des versets de la Bible. Tu veux un café ?

- Pourquoi pas, oui, merci. Fais le aussi sombre que l'est ce jour tu voudras.

- Tu sais, Maman nous lisait aussi la Bible le soir.»

Bart me l'avait déjà dit un grand nombre de fois, mais je le laissais faire. Il aimait me raconter son enfance dans l'exploitation agricole de ses parents, et j'aimais l'écouter. Leur vie avait été assez précaire, cependant, c'était ce qui réjouissait le garçon. Le contact direct avec la terre, le soleil chauffant sur sa nuque les jours de moisson, le ferrage des purs-sangs ruant dans un nuage de poussière : l'Utopie d'une ville vécue par un enfant.

Des heures durant, montant ma chaise à l'envers, comme l'aurait fait son père à cheval, je l'écoutais me peindre cette liberté qu'offraient les grands espaces. D'une voix tremblante et mimant de ses mains usées chacune de ses descriptions il me dévoilait les techniques archaïques de bêchage et de traite. Son manque d'éducation l'empêchait de s'exprimer comme il l'aurait souhaité, mais cette passion du travail bien fait le faisait planer bien au-dessus de cette contrainte lexicale. Et de cette manière, tous les jours depuis plusieurs mois, ce grand gamin enthousiaste me transportait avec ses mots et sa générosité au milieu d'un champ, les mains plongées dans la terre, sa terre, chaude et fertile.

Bart regardait avec obstination une assiette posée à côté de son lit, elle contenait un repas non entamé : un morceau de viande saignant, des petits pois boursoufflés et des grains de maïs cuits à la vapeur.

Depuis quelques jours, le même m'avait paru plus sombre, plus abattu sur son sort. Plus le temps s'écoulait plus il me rappelait qu'une épée pendait au-dessus de sa tête. Il avait été arrêté un soir de janvier, période où la neige est encore omniprésente aux abords des routes tout comme la léthargie l'est dans les terriers. Deux policiers armés étaient venus jusqu'à la grange familiale pour l'arrêter ; une femme avait été retrouvée dans sa voiture avec trois balles dans la poitrine et malgré les preuves flagrantes de son innocence Bart fut déclaré coupable après une rapide mise en examen. Confiant, il avait rassuré sa famille sur son retour imminent, il pensait rentrer à temps pour la moisson, mais l'incompétence des ses avocats et la nonchalance des juges l'en avait empêché.

« -Je suis fatigué, dit-il, fatigué de ne pas pouvoir bouger, sortir, voir le ciel, entendre dans le vent le chant des oiseaux en les cherchant du regard. J'aimerais retrouver ma famille et mes bêtes, mais je ne peux pas sortir d'ici. Alors, je dois tourner en rond, en me rappelant cette soirée d'hiver... Je me fatigue. Souvent, quand le sommeil ne vient pas, je me dis que finalement c'est moi qui dois avoir tort. Toutes ces personnes qui parlaient très bien à mon procès ne peuvent pas se tromper, c'est leur métier de trouver des criminels ! Et puis, ça fait si longtemps maintenant...Je ne me rappelle plus ce que je faisais ce soir là, moi. Si ça se trouve, j'y étais au parking. S'y ça se trouve, c'est bien moi le tueur, je l'ai vraiment tuée cette dame.

-Ne dis pas n'importe quoi Bart. Tu le sais bien, tu n'y es pour rien dans cette affaire. Tu me l'as dit toi-même la première fois qu'on s'est vus, tu remettais du fourrage pour les vaches...

- Oui, peut-être, je ne sais plus, je ne me rappelle plus, c'est si profond dans ma mémoire, c'est si loin...»

De larges cernes poussant au violet lui creusaient le visage, ses paupières et sa peau ressemblaient aujourd'hui plus à du cuir usé qu'à une peau de bambin. Quiconque le voyait se rendait bien compte de son pitoyable état.

« Allons-y », finis-je par dire pour échapper à ce malaise. Calmement, il se leva. Je vis ses jambes vaciller dès qu'il fut debout. On sortit ensemble de la cellule, le pas était calme. On descendit les escaliers marche par marche sans se précipiter, mais sans traîner non plus. Sur le chemin, deux surveillants nous emboitèrent le pas. On traversa durant une éternité une multitude de souterrains, jusqu'à la porte rouge.

C'était une pièce de taille moyenne, blanche, refusant de porter une quelconque responsabilité. Je le fis asseoir. La chaise était installée face à la vitre teintée. Je l'interrogeai du regard : un dernier mot ? Il me fixa longuement avant de souffler un fragile «Amen».

Ce fut très rapide. Clic. Clac.